

L'Abelle de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Numero: 333 rue de Chartres. Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES FEVRES ANGIQUES DE BERNARD, VIKES ET LOCATIONS, ETC., QUI S'OLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR LES AUTRES PAGES.

A CUBA.

M. Taft, secrétaire de la guerre dans le cabinet du président Roosevelt, est en ce moment à la Havane, où il reçoit des comités, des délégations, et s'occupe d'une façon générale de l'état des affaires dans la république insulaire.

Il y a un an environ le gouvernement de la République Cubaine était discrédité, un tel désordre régnait dans toutes les parties du pays et une guerre civile était à ce point imminente que les autorités de Washington jugèrent utile d'intervenir, comme c'était d'ailleurs leur droit et leur devoir.

Il s'agit de l'administration de la jeune République est entre les mains de fonctionnaires américains. Ils administrent le pays suivant la constitution cubaine et rétablissent parfaitement à maintenir l'ordre.

Mais quand cette politique définitive pourra-t-elle être adoptée? C'est ce qu'on ne saurait prévoir. Il est possible que le gouvernement américain n'entretienne pas de projet d'annexion, projet qui rencontrerait d'ailleurs une sérieuse opposition dans les Etats-Unis.

De l'aven de gens compétents et de Cubains éminents eux-mêmes le peuple de la petite République est incapable de se gouverner.

Et parmi les Cubains que le pouvoir serait dangereux entre leurs mains. Les uns, désignés récemment insurgés et prétendant représenter la majorité du peuple, réclament la destitution des fonctionnaires cubains nommés par l'ex-président Palma et des élections générales immédiates.

D'autre part, des hommes considérables, planteurs et autres, déclarent que Cuba est déchirée par les passions politiques et que des élections avant un an la mettraient en danger.

Le gouvernement des Etats-Unis ne doit pas permettre le retour de l'anarchie qui a suivi l'installation du premier président de la République Cubaine, et c'est pourquoi les fonctionnaires et les soldats américains installés dans l'île n'en seront pas rappelés de sitôt.

LA PEINE DE MORT.

Le jury de Montbrison vient de remettre au président des Assises de la Loire une pétition adressée à M. Fallières et dans laquelle les jurés lui demandent le maintien de la peine de mort.

Le jury de la Loire n'en est pas à sa première manifestation en matière de fermeté pénale. Est-il besoin de rappeler que c'est à Montbrison que fut condamné à mort, pour l'assassinat de l'ermite de Chambles, l'anarchiste Kavaehol, qui le jury de la Seine avait, le soir même de l'explosion du restaurant Vary, accepté des circonstances atténuantes que motivait mal l'indulgence ou la pitié?

Il y avait alors pour des jurés, dénoncés, menacés par toutes les feuilles libérales, quelque courage à faire acte de sévérité contre les compagnons.

La pétition que viennent de signer les successeurs des juges de Kavaehol a donc ce mérite, entre autres, d'émaner de braves gens dont le courage, à l'occasion, sut ne pas faillir.

Visites de Souverains

On annonce depuis près d'un an les visites en France, des souverains nouvellement couronnés: la nouvelle, si souvent répétée, finira par être vraie, ainsi que permet de l'affirmer une enquête faite auprès des légations intéressées.

LL. MM. Haakon VII, roi de Norvège; Frédéric VIII, roi de Danemark, et Pierre Ier, roi de Serbie, seront, en effet, cette année les hôtes du Président de la République.

Le premier de ces souverains est attendu vers le mois de mai. Pourtant aucune date n'a été officiellement précisée. Le roi de Danemark sera à Paris probablement en juillet, et le roi de Serbie après la visite qu'il doit faire à S. M. l'empereur de Russie.

C'est tout ce que l'on peut dire des voyages officiels des nouveaux rois, et toute autre indication serait prématurée.

Naissance d'un monstre.

Le "Secolo" apprend de Naples que, dans la commune de Quindici, province d'Avellino, une paysanne, nommée Carolina Manzi, vient de mettre au monde un monstre comme on n'en avait jamais signalé de semblable. Cet être a deux corps distincts attachés l'un à l'autre au ventre et à la poitrine; quatre bras et quatre jambes et une seule tête, trois yeux, deux bouches et deux nez.

Une foule énorme accourt dans la localité pour voir le monstre. avec une sorte d'agacement. Francis disait à son ami: — Ne te fâche donc pas de moi! Et Frinette déclarait qu'elle n'avait jamais chanté aussi de travers!

C'est qu'ils auraient eu besoin soudain de silence... de recueillement... Frinette ne bavarda plus de la soirée; et Francis ne quitta guère plus le piano, feuilletant toujours la partition de "Mireille", fredonnant à peu près tous les airs, en disant: — Et ceci, vous rappelez-vous, mademoiselle!... et ceci!... Jusqu'à présent, leurs âmes n'avaient guère communiqué que par des souvenirs historiques, des impressions d'art... La musique et la poésie les faisaient bien autrement vibrer!

La dernière lettre du docteur Mauchamp.

Voici le texte de la dernière lettre écrite par le docteur Mauchamp dont l'assassinat a donné lieu à l'incident franco-marocain. Marakech, le 14 mars 1907.

Mon cher père, Je trouve en arrivant ici ta lettre du 27 février confirmant les bonnes nouvelles reçues à Mazagan avant mon départ.

Je suis enchanté de savoir que vous en avez enfin fini tous deux, ainsi que les enfants (ceux de sa sœur) à Montpellier, avec les incommodités de ce rigoureux hiver. Que ne puis-je partager avec vous la délicieuse température d'ici!

Quant à moi, je viens de faire un délicieux voyage d'agrément avec M. et Mme Gentil, dans des régions extrêmement pittoresques que je ne soupçonnais même pas (le docteur parle de son retour de Mogador à Marakech), mais où les Européens ne peuvent pas aller, car elles sont entièrement soustraites à l'autorité du makhzen.

Grâce aux introductions que je t'ai dites, nous sommes passés de brigands en brigands, protégés attentivement par eux, nourris et hébergés royalement par leurs seigneurs, et en pleine sécurité pour visiter le cours si encaissé et si pur de l'Oum-er-Rhis, pour parcourir cette petite Suisse ravissante à cette saison qu'offrent les montagnes avoisinant le Djebel Lakhdar, pour faire l'ascension de ce sommet, d'où nous avons, sous un ciel radieux, contemplé en déjeunant sur le faite du mont le superbe panorama de cette région à peu près inexplorée, dont M. Gentil a pu, grâce à nos recommandations, fixer en partie la topographie, la géographie et les itinéraires.

Ce fut un voyage dans les fleurs! Les pluies des semaines précédentes avaient produit un essor de végétation qu'on n'a pas vu depuis bien des années ici; les récoltes d'annonces d'ailleurs superbes là où l'on a semé, sauf dans une partie du Doukhalen où nous avons traversé pendant deux jours les sautes!.

Nous avons déjeuné le premier jour sous la tente que le fameux caïd Triel, le détresseur d'Azenmour, avait fait dresser à notre intention sur le faite de la montagne où il a son repaire. En route, la bande de brigands qui était venue nous chercher aux portes de Mazagan pour nous accompagner chez lui, s'est amusée à voler dans la campagne trois bœufs, de complicité avec des complices qui rabattaient. On s'est battu à coups de fusil en arrière de nous, puis on nous a rejoints avec le petit troupeau comme trophée de victoire.

De Triel, nous sommes allés chez le caïd Hon Chaïch, du Ouled Ferj, qui nous a hébergés la nuit et nous a fait conduire le lendemain matin, M. Gentil et moi, à l'Oum-er-Rhis, pendant que le reste du convoi et des gens restaient au camp. Nous avons traversé ainsi tous les Ouled Ferj, dument escortés et nourris. Puis nous sommes entrés chez les Aounat, autres brigands, qui étaient venus nous attendre et qui nous ont fait faire l'ascension du Lakhdar, où aucun Européen n'avait pu monter!

Après quoi, nous sommes passés chez les Reharma, qui nous attendaient, nous ont parfaitement traités et nous ont permis de Smira sur la route ordinaire. Là, nous avons trouvé M. Quinçon, ingénieur des mines, et M. Martel, à qui nous avions donné rendez-vous à cet endroit; eux et

Le procès Thaw.

Suite de la 1ère page.

l'horrible démon qui l'avait déshonorée. Elle disait: A part cette horrible chose, j'admire Stanford White. Il avait une extraordinaire personnalité.

"Quel extravagant panegyrique tombant de ces lèvres!" "Les lèvres de Stanford White sont scellées par la mort, mais que devons-nous croire d'un homme auquel un tel tribut est payé par la jeune fille qu'il a si brutalement séduite?"

"Messieurs, je ne suis pas ici pour défendre Stanford White, mais je suis obligé de dire qu'il y a une différence entre l'impudicité et la brutalité; qu'il y a une différence entre l'homme du monde et la brute qui vole."

"Ses propres paroles ont renversé la théorie que Stanford White était une brute." Après une courte suspension d'audience M. Jerome reprend son réquisitoire en déclarant que le journal quotidien tenu par Evelyn Nesbit est la clé de toute l'affaire. Le district attorney déclare que ce journal lui a été remis par la police le jour avant qu'il ne fut placé au dossier. Il ne lui a pas été remis par la mère d'Evelyn.

"Nous savons tous ce qu'est la vie de théâtre, reprend M. Jerome. Que recherchez-vous? Pourquoi Thaw lui envoyait-il des roses et des billets de 50 dollars?"

Il fait ensuite un pathétique appel au jury lui demandant la condamnation de l'inculpé.

"Acquittez-vous, messieurs, un lâche meurtrier qui a commis son crime de sang-froid?" "Ce meurtrier n'est qu'un de ces crimes vulgaires et communs comme il s'en commet tous les jours dans les quartiers mal famés."

M. Jerome termine son réquisitoire en citant le commandement de l'Evangile.

"Tu ne tueras pas." Il est 3:50 heures et le juge ordonne une brève suspension d'audience avant de remettre le cas au jury.

A 4:15 heures la Cour se rassemble et le juge Fitzgerald s'adresse au jury en ces termes: "Messieurs les jurés, il est de mon devoir de vous donner les instructions nécessaires pour vous permettre d'accomplir votre devoir."

"Permettez moi de faire ressortir l'importance de la question que vous avez à résoudre. La vie d'un citoyen sous la protection de la loi a été prise par l'inculpé et cet inculpé est ici pour répondre de ses actes devant la loi."

"Un prévenu dans une action criminelle est présumé innocent jusqu'à ce que le contraire ait été démontré, et en cas de doute raisonnable, si sa culpabilité n'est pas clairement démontrée il a droit à un acquittement."

Le juge explique ensuite aux jurés les divers articles de loi traitant du meurtre et de l'homicide puis il termine en disant que Thaw peut être condamné pour meurtre au premier degré, au second degré ou pour homicide au premier degré.

"S'il est acquitté sous la raison d'innocence, le jury peut rendre compte de cette raison dans son verdict. Le juge déclare que si Thaw connaissait la valeur de ses actes il a commis un crime. L'impulsion irrésistible, ajoute-t-il, n'est pas admise par la loi."

A 5:20 heures le juge Fitzgerald termine et invite le jury à se retirer à huis clos.

pas, silencieux; puis, la voix légers, altérée, il reprébut: — Tu pourrais presque m'en dire autant à moi-même... car j'étais à peu près aussi pris que toi tout à l'heure... et jamais encore j'en avais senti ce danger... J'avais une telle sensation, d'habitude, quand je faisais la fête, que c'était de la "passade" comme disaient nos aïeux... Et sous l'influence de cette petite Frinette, qui embourgeoisait Marion, nous en arrivions à passer nos soirées comme de petits ménages!"

"N'est-ce donc pas aussi amusant que le café concert où les restaurateurs de nuit?" "C'est que c'est autrement pernicieux, mon cher! Elles ont une telle honnêteté, une telle pureté de cœur, ces petites créatures là, même cette fille de Marion malgré les caprices qui m'ont précédé dans son cœur! Si on les avait élevées autrement, n'eussent-elles pas vaincu toutes les filles de bourgeoisie ou d'aristocratie? J'étais tout pétrifié de cette pensée, ce soir..."

"Moi, encore, qu'est-ce que je risquais?... Marion ne peut pas faire sur moi des rêves absurdes... elle sait bien qu'un bail de trois mois avec renouvellement de six ou neuf, c'est tout ce qu'elle peut espérer... et puis, une grosse crise de larmes, quand j'essaierais de lui faire accepter un beau souvenir au moment où je la quitterais... car elle a un

désintéressement de cœur de charité... "Mais l'autre, mon cher!... avec sa joliesse... sa finesse... sa distinction... sa candeur... son ambition toute naturelle... elle me fait peur!... Elle a toute la grâce, toute la félicité de ces petites fées de la mode; elle a toute l'instruction d'une jeune fille de bourgeoisie... et tu l'amuses encore à développer son éducation... Elle a des sentiments d'art peut-être, supérieurs aux nôtres... Crois-moi, Francis, quand tu ne voulais pas venir ici... tu avais bien raison!"

"Et l'autre, mon cher!... Je ne veux pas dire qu'il y ait aucunement de la faute... s'il y a eu un peu de la mienne... Mais à présent, au nom de tout ce que tu me disais toi-même autrefois: ne viens plus ici!" "Et pourquoi, enfin? répliqua Francis avec un peu de raideur. Je t'assure que je n'ai jamais adressé à cette jeune fille aucune parole dont elle ait pu rougir... Elle vit librement... je la vois librement, en camarade... et ta l'accuses et tu me soupçonnes..."

Stéphane l'interrompit presque violemment, avec un haussement d'épaules: — Je ne vous accuse et ne vous soupçonne l'un et l'autre de quoi que ce soit... car vous ne vous doutez pas encore tous les deux de ce qui commence à se former

Le procès Thaw.

Suite de la 1ère page.

l'horrible démon qui l'avait déshonorée. Elle disait: A part cette horrible chose, j'admire Stanford White. Il avait une extraordinaire personnalité.

"Quel extravagant panegyrique tombant de ces lèvres!" "Les lèvres de Stanford White sont scellées par la mort, mais que devons-nous croire d'un homme auquel un tel tribut est payé par la jeune fille qu'il a si brutalement séduite?"

"Messieurs, je ne suis pas ici pour défendre Stanford White, mais je suis obligé de dire qu'il y a une différence entre l'impudicité et la brutalité; qu'il y a une différence entre l'homme du monde et la brute qui vole."

"Ses propres paroles ont renversé la théorie que Stanford White était une brute." Après une courte suspension d'audience M. Jerome reprend son réquisitoire en déclarant que le journal quotidien tenu par Evelyn Nesbit est la clé de toute l'affaire. Le district attorney déclare que ce journal lui a été remis par la police le jour avant qu'il ne fut placé au dossier. Il ne lui a pas été remis par la mère d'Evelyn.

"Nous savons tous ce qu'est la vie de théâtre, reprend M. Jerome. Que recherchez-vous? Pourquoi Thaw lui envoyait-il des roses et des billets de 50 dollars?"

Il fait ensuite un pathétique appel au jury lui demandant la condamnation de l'inculpé.

"Acquittez-vous, messieurs, un lâche meurtrier qui a commis son crime de sang-froid?" "Ce meurtrier n'est qu'un de ces crimes vulgaires et communs comme il s'en commet tous les jours dans les quartiers mal famés."

M. Jerome termine son réquisitoire en citant le commandement de l'Evangile.

"Tu ne tueras pas." Il est 3:50 heures et le juge ordonne une brève suspension d'audience avant de remettre le cas au jury.

A 4:15 heures la Cour se rassemble et le juge Fitzgerald s'adresse au jury en ces termes: "Messieurs les jurés, il est de mon devoir de vous donner les instructions nécessaires pour vous permettre d'accomplir votre devoir."

"Permettez moi de faire ressortir l'importance de la question que vous avez à résoudre. La vie d'un citoyen sous la protection de la loi a été prise par l'inculpé et cet inculpé est ici pour répondre de ses actes devant la loi."

"Un prévenu dans une action criminelle est présumé innocent jusqu'à ce que le contraire ait été démontré, et en cas de doute raisonnable, si sa culpabilité n'est pas clairement démontrée il a droit à un acquittement."

Le juge explique ensuite aux jurés les divers articles de loi traitant du meurtre et de l'homicide puis il termine en disant que Thaw peut être condamné pour meurtre au premier degré, au second degré ou pour homicide au premier degré.

"S'il est acquitté sous la raison d'innocence, le jury peut rendre compte de cette raison dans son verdict. Le juge déclare que si Thaw connaissait la valeur de ses actes il a commis un crime. L'impulsion irrésistible, ajoute-t-il, n'est pas admise par la loi."

A 5:20 heures le juge Fitzgerald termine et invite le jury à se retirer à huis clos.

pas, silencieux; puis, la voix légers, altérée, il reprébut: — Tu pourrais presque m'en dire autant à moi-même... car j'étais à peu près aussi pris que toi tout à l'heure... et jamais encore j'en avais senti ce danger... J'avais une telle sensation, d'habitude, quand je faisais la fête, que c'était de la "passade" comme disaient nos aïeux... Et sous l'influence de cette petite Frinette, qui embourgeoisait Marion, nous en arrivions à passer nos soirées comme de petits ménages!"

"N'est-ce donc pas aussi amusant que le café concert où les restaurateurs de nuit?" "C'est que c'est autrement pernicieux, mon cher! Elles ont une telle honnêteté, une telle pureté de cœur, ces petites créatures là, même cette fille de Marion malgré les caprices qui m'ont précédé dans son cœur! Si on les avait élevées autrement, n'eussent-elles pas vaincu toutes les filles de bourgeoisie ou d'aristocratie? J'étais tout pétrifié de cette pensée, ce soir..."

"Moi, encore, qu'est-ce que je risquais?... Marion ne peut pas faire sur moi des rêves absurdes... elle sait bien qu'un bail de trois mois avec renouvellement de six ou neuf, c'est tout ce qu'elle peut espérer... et puis, une grosse crise de larmes, quand j'essaierais de lui faire accepter un beau souvenir au moment où je la quitterais... car elle a un

désintéressement de cœur de charité... "Mais l'autre, mon cher!... avec sa joliesse... sa finesse... sa distinction... sa candeur... son ambition toute naturelle... elle me fait peur!... Elle a toute la grâce, toute la félicité de ces petites fées de la mode; elle a toute l'instruction d'une jeune fille de bourgeoisie... et tu l'amuses encore à développer son éducation... Elle a des sentiments d'art peut-être, supérieurs aux nôtres... Crois-moi, Francis, quand tu ne voulais pas venir ici... tu avais bien raison!"

"Et l'autre, mon cher!... Je ne veux pas dire qu'il y ait aucunement de la faute... s'il y a eu un peu de la mienne... Mais à présent, au nom de tout ce que tu me disais toi-même autrefois: ne viens plus ici!" "Et pourquoi, enfin? répliqua Francis avec un peu de raideur. Je t'assure que je n'ai jamais adressé à cette jeune fille aucune parole dont elle ait pu rougir... Elle vit librement... je la vois librement, en camarade... et ta l'accuses et tu me soupçonnes..."

Stéphane l'interrompit presque violemment, avec un haussement d'épaules: — Je ne vous accuse et ne vous soupçonne l'un et l'autre de quoi que ce soit... car vous ne vous doutez pas encore tous les deux de ce qui commence à se former

Au Nom du Bon Sens,

de ce gros bon sens que nous possédons tous, comment pouvez-vous continuer à acheter des biscuits soda ordinaires, rassis et poussiéreux comme ils doivent l'être, quand pour 5c vous pouvez avoir

Uneda Biscuit

sortant du four, protégé contre la poussière par un paquet dont la beauté seule vous met en appétit.

NATIONAL BISCUIT COMPANY

THEATRES.

ORPHEUS.

Leo Cooper un acteur remarquable, les frères Hood, d'amusants acrobates, Charles Barry et Hulda Havers, des comédiens de talent, et les autres artistes contribuent au succès de l'Orpheus.

Mme Adèle Herrmann, veuve de Herrmann le Grand, le fameux prestidigitateur original, est à la tête du programme de la semaine prochaine, qui est préparé avec beaucoup de soin.

TULANE.

Il y a eu deux représentations de "The Girl and the Governor" hier au Tulane, et deux fois Jefferson de Angelis et sa troupe d'opéra comique ont triomphé.

Aujourd'hui à neuf heures du matin ouvre la vente des places pour les représentations de Mme Leslie Carter qui commencent le 14 avril. C'est dans "The Barry" de David Belasco, que paraît la célèbre artiste.

La coiffure de la Du Barry.

La coiffure de rubans de satin que porte Mme Leslie Carter dans le rôle de la Du Barry, rôle qu'elle tiendra au Tulane à partir du 14 avril, est devenue à la mode. Les jeunes filles qui aiment les jolies coiffures nouvelles sont en chantées de cette couronne de satin.

Eh! ne va pas à toutes, et le sort ironique la fera porter par quelques personnes qui devraient l'écartier, mais quand elle domine la figure qu'il faut elle est tout à fait charmante.

La couronne que porte Mme Carter consiste en un très large ruban de satin bleu liberté, très légèrement plié et légèrement tendu en travers du haut de la coiffure Pompadour. Le descend jusqu'au dessous des oreilles et se termine par deux grandes roses de chiffon bleu ou de toutes les couleurs.

Pour faire bon effet elle doit être tendue sur les cheveux et en même temps posée légèrement. Une certaine dame du monde la porte avec une rosette d'un côté de la Pompadour et l'autre rosette à côté du nœud inférieur. De chacune elle fait pendre de longs glands de perles.

Il y a déjà de nombreuses variations sur le thème original.

La bande de ruban de satin est portée en de nombreuses occasions. L'emploi du tulle blanc et du jais pour la coiffure suggère une ravissante couronne Du Barry, composée de tulle et de quelques glands de jais tombant des rosettes blanches. La plus compliquée de toutes est formée de quinze couronnes de semelle de perles, se terminant en énormes échelons de perles avec glands.

Ceci doit être porté avec une robe de tulle blanche brodée de semelle de perles. Quand vous aurez bien remarqué la forme et le genre de la couronne Du Barry vous pourrez donner libre cours à votre fantaisie en ce qui regarde les articles à employer, et adapter toute sorte de jolies choses allant avec chaque toilette.

Ce qui fait tant admirer cette coiffure c'est que les femmes élégantes recherchent autant les belles choses pour les cheveux, cette saison, que les laissent les grandes dames de l'époque de Louis XV.

CRESCENT.

Le succès de Miss Anna Day dans "When Nightingale was in Flower" s'accroît à chaque représentation. Celui de ses partenaires n'est pas moindre. Il y a une matinée aujourd'hui et samedi au Crescent.

SHUBERT.

A partir du 5 avril le public va se porter en foule au Shubert pour admirer et applaudir Miss Mary Manning, la célèbre artiste qui pour la première fois dans une œuvre remarquable de Rida Johnson Young, "Glorious Betsy".

Entre maquignons.

—Le cheval que vous m'avez vendu tousse; je le crois possédé. Que me conseillez-vous? —De vous en débarrasser; ce sera le plus sûr!

Feuilleton

DE

Abelle de la N. O.

No. 93 Commencé le 25 déc. 1906.

L'ENFANT DE LA DUCHESSE.

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PIERRE SALES

TROISIEME PARTIE

X

FRINETTE HEUREUSE.

(Suite.)

Et Frinette aurait voulu parler encore et encore avec Francis

de ce beau pays qu'il avait visité de ces paysans de Camargue qui ont conservé le costume national, de ces Arlésiennes qu'elle ne connaissait aussi que par une pièce de théâtre... Oui, toute la soirée, Francis l'aurait tenue sous le charme, tellement elle avait une rage de s'instruire!

quand c'était ce professeur-là qui faisait la leçon! Mais Marion n'avait pas le même enthousiasme pour ces conférences, et elle leur cria: — En voilà assez, hein, de tout ce patois! Chantez-nous donc ça en français!

Et si le duo de Gounod fut souvent interprété de façon plus correcte, plus exacte, rarement deux voix se mêlèrent mieux pour chanter, rarement deux âmes s'échappèrent mieux de leurs fibres pour se communiquer l'éternelle passion, la plus belle et la plus adorable loi du monde.

Et cela avait le charme si particulier, si pénétrant de l'inno-

cent. Car, à cette minute, le conquérant qu'avait été Francis, le blasé presque, ignorait encore à quel point il appartenait à cette petite jeune fille; et elle aussi ignorait que son cœur se fût donné totalement, à jamais.

Ce fut leur premier trouble; et ils étaient tout frissonnants, quand ils eurent achevé le duo. Stéphane et Marion voulurent les applaudir, mais ils leur imposèrent silence à tous les deux,

avec une sorte d'agacement. Francis disait à son ami: — Ne te fâche donc pas de moi! Et Frinette déclarait qu'elle n'avait jamais chanté aussi de travers!

C'est qu'ils auraient eu besoin soudain de silence... de recueillement... Frinette ne bavarda plus de la soirée; et Francis ne quitta guère plus le piano, feuilletant toujours la partition de "Mireille", fredonnant à peu près tous les airs, en disant: — Et ceci, vous rappelez-vous, mademoiselle!... et ceci!... Jusqu'à présent, leurs âmes n'avaient guère communiqué que par des souvenirs historiques, des impressions d'art... La musique et la poésie les faisaient bien autrement vibrer!

Pendant ce temps, Marion préparait le thé, avec la collaboration de Stéphane, sous la douce lumière de la lampe, autour de la petite table à gentiment servie, avec ses tasses enluminées, ses mignonnnes serviettes brodées, l'assiettée de petits fours et l'assiettée de biscuits secs, le pot au lait, les rondelles de citron.

Et puis, ils avaient si bien l'air de deux gentils petits ménages à l'ancre de la vie qu'instinctivement les jeunes filles s'amourécèrent à de petites confidences: — Ça peu de lait, chère madame? — Oh! rien qu'un sauge. — Moi, je préférerais du citron.

— Un citron à la crème, je vous en prie, chère madame!... à moins que vous ne préfériez un biscuit!... — Chez qui prenez-vous donc votre thé, chère madame!... mais il est exquis!

— C'est aussi la façon de le faire, chère madame... Moi, je commence toujours par échauffer ma théière... Cela se termina par une boutade de Marion: — Tas pas fini, ma chère!

Mais, durant quelques instants, Francis avait involontairement fait cette comparaison que, dans aucun salon, même celui de sa mère, il n'avait vu plus de simplicité, plus de grâce, que chez cette petite Frinette jouant à la dame du monde.

Et quand il la quitta, ce soir-là, il lui dit adieu, non seulement avec un peu plus d'émotion que d'habitude, mais avec de plus grandes marques de respect.

Ainsi, quand il se retrouvait dans la rue avec Stéphane, celui-ci lui disait-il, de son ton froid, un peu tranchant: — Prends garde!

Et ce fut comme un seuil de glace sur la charmante quiétude avec laquelle Francis, presque innocemment, se laissait aller à ce joli coarant.

Mais il essayait de riposter en riant: — Prends garde... et à quoi, s'il te plaît? Stéphane marcha quelques

pas, silencieux; puis, la voix légers, altérée, il reprébut: — Tu pourrais presque m'en dire autant à moi-même... car j'étais à peu près aussi pris que toi tout à l'heure... et jamais encore j'en avais senti ce danger... J'avais une telle sensation, d'habitude, quand je faisais la fête, que c'était de la "passade" comme disaient nos aïeux... Et sous l'influence de cette petite Frinette, qui embourgeoisait Marion, nous en arrivions à passer nos soirées comme de petits ménages!"

"N'est-ce donc pas aussi amusant que le café concert où les restaurateurs de nuit?" "C'est que c'est autrement pernicieux, mon cher! Elles ont une telle honnêteté, une telle pureté de cœur, ces petites créatures là, même cette fille de Marion malgré les caprices qui m'ont précédé dans son cœur! Si on les avait élevées autrement, n'eussent-elles pas vaincu toutes les filles de bourgeoisie ou d'aristocratie? J'étais tout pétrifié de cette pensée, ce soir..."

"Moi, encore, qu'est-ce que je risquais?... Marion ne peut pas faire sur moi des rêves absurdes... elle sait bien qu'un bail de trois mois avec renouvellement de six ou neuf, c'est tout ce qu'elle peut espérer... et puis, une grosse crise de larmes, quand j'essaierais de lui faire accepter un beau souvenir au moment où je la quitterais... car elle a un

désintéressement de cœur de charité... "Mais l'autre, mon cher!... avec sa joliesse... sa finesse... sa distinction... sa candeur... son ambition toute naturelle... elle me fait peur!... Elle a toute la grâce, toute la félicité de ces petites fées de la mode; elle a toute l'instruction d'une jeune fille de bourgeoisie... et tu l'amuses encore à développer son éducation... Elle a des sentiments d'art peut-être, supérieurs aux nôtres... Crois-moi, Francis, quand tu ne voulais pas venir ici... tu avais bien raison!"

"Et l'autre, mon cher!... Je ne veux pas dire qu'il y ait aucunement de la faute... s'il y a eu un peu de la mienne... Mais à présent, au nom de tout ce que tu me disais toi-même autrefois: ne viens plus ici!" "Et pourquoi, enfin? répliqua Francis avec un peu de raideur. Je t'assure que je n'ai jamais adressé à cette jeune fille aucune parole dont elle ait pu rougir... Elle vit librement... je la vois librement, en camarade... et ta l'accuses et tu me soupçonnes..."

Stéphane l'interrompit presque violemment, avec un haussement d'épaules: — Je ne vous accuse et ne vous soupçonne l'un et l'autre de quoi que ce soit... car vous ne vous doutez pas encore tous les deux de ce